devant la terrible obligation de déshonorer la famille d'Hautefort, venu lui rendre, à cette famille, un fier service en lui restituant le dernier Bastien.

—Valentin se taisait.

—Me sera-t-il permis de vous demander, monsieur de Séverac, à quel vous êtes résolu ?

—Le sais-je, mon Dieu ! le sais-je ? Vous êtes le seul maître des événements, aujourd'hui.... ne l'oubliez pas !

—Hélas !

—Votre père d'une part, votre fiancée de l'autre.... il faudra que vous choisissiez, vous aussi bean fatiguée.

Valentin, les poings serrés, les sourcils froncés, donnait dans toute son attitude les signes du plus violent désespoir.

—Que faire ? se disait-il, quel parti prendre ?

—M'accompagnerez-vous à Paris, monsieur ?

—Oui.

—Bien. Notez que cela ne vous engage à rien.... Une fois le dossier entre vos mains, vous aurez quand même votre liberté d'action....

—Quel train prenez-vous ?

—Nous pourrions être à Paris vers quatre heures, ce soir. Il est inutile de perdre du temps.

—Soit. Je vous rejoindrai à la gare.

—Bien. A tout à l'heure.

Valentin était dans une si douloureuse surexcitation que Victor Leroy ne voulut pas lui imposer plus longtemps sa présence.

—Il partit aussitôt.

Et Valentin, accablé, se mit à pleurer silencieusement.

Ainsi, il tenait l'honneur de Bérengère et de Clotilde et il pouvait, cet honneur, le détruire d'un mot !

Et il retrouvait du même coup, la considération....

Du même coup, il lavait le nom de son père de toute flétrissure !

Oui, son devoir était là....

Son père, du fond de sa tombe, le lui criait.

—Venge-moi.... Venge-moi donc !

Ah ! comme il les comprenait, les tristes et cruelles luttes qui s'étaient livrées dans le cœur de Daniel et de Jean-Joseph.

Ne les éprouvait-il point, à cette heure ?

N'hésitait-il pas, lui aussi, entre son devoir et son cœur :

Le devoir lui criait :

—Songe à ton père ! à toi-même !

Le cœur, aussi haut, répondait :

—Songe à Bérengère ! à son amour !

Et fatigué par ce combat, il ne savait pas lequel des deux serait le plus fort....

Vers deux heures, il se trouvait à la gare des Aubrais et rencontrait Victor Leroy.

L'agent remarqua tout de suite sa pâleur.

—Vous souffrez, monsieur ? demanda-t-il avec intérêt.

—Beaucoup ! dit Valentin dont la voix s'altéra et dont les yeux s'emplirent de larmes.

Leroy hocha la tête, soucieux.

Il se disait :

—Je comprends ses réflexions, mais du diable si je devine comment il pourra se tirer de là !

Le train était en gare.

Ils s'installèrent dans un compartiment de première.

Jusqu'à Paris, Valentin ne prononça pas un mot.

La tête penchée sur la poitrine, les yeux clos, il semblait dormir, tant son corps était immobile.

Il ne dormait pas.

Il rêvait.

L'arrêt du train avait Paris, le réveilla.

—Messieurs, vos billets !

Il regarda Leroy avec étonnement.

Ah ! qu'il était loin de là !

Il poussa un soupir. Il rentrait dans la réalité.

Quelques secondes après, le train entrait en gare et il mettait le pied sur le quai.

Ils se rendirent tout de suite rue des Acacias, mais Victor Leroy, seul, monta chez Barabas.

Il en redescendit aussitôt, du reste.

Mme Barabas avait appris à Victor que son mari avait trouvé à employer deux ou trois heures de l'après-midi à remettre au net les livres d'un petit commerçant du quartier.

Il ne devait rentrer que vers sept heures.

Sur une question de son frère, Mme Barabas avait répondu que son mari continuait tous les soirs de faire partie de l'orchestre de l'Elysée-Montmartre.

—C'est là que nous irons le trouver, dit l'agent à Valentin.

Le soir, en effet, de bonne heure, ils entraient dans le bal. Ils étaient les premiers.

Les musiciens eux-mêmes n'étaient pas arrivés.

Ils attendirent.

Au bout d'un quart d'heure, Barabas parut.

Il n'aperçut pas Valentin et Victor Leroy qui s'étaient assis auprès de la balustrade devant la salle de bal et s'étaient fait fait servir des consommations.

—Voilà notre homme ! murmura Leroy en poussant Valentin du coude.

Valentin et Leroy le suivirent des yeux, machinalement.

Barabas portait à la main sa boîte à piston, qu'il rapportait toujours avec lui, à la maison, et qui contenait les papiers de Lafistole.

Il alla poser cette boîte sur l'estrade, près de sa chaise et de son pupitre, redescendit et se dirigea vers le café du bal ; il en revint aussitôt, ayant son piston qu'il alla coucher sur sa chaise.

Puis il se croisa les bras et attendit.

Le manège n'avait pas échappé à l'œil attentif de Leroy ;

—Tiens ! murmura-t-il, qu'est-ce que cela veut dire ?

Le bal était commencé. La boîte à piston ne quittait pas les jambes de Barabas.

On entendit qu'il y avait enfermé un trésor.

Et c'est ce que pensait l'agent.

—Un trésor ! Eh ! parbleu, les papiers ! Je suis persuadé que les papiers sont dans la boîte.

Il se rappelait, en effet, que dans les perquisitions faites rue des Acacias, on avait négligé d'y regarder. A quoi bon ? L'instrument n'en tenait-il pas toute la place ?

Le bal fut interrompu pendant un quart d'heure, vers le milieu de la soirée, pour donner aux musiciens le temps de prendre un peu de repos.

—Je vais aller l'inviter, dit Leroy. Je vous le présentera. Vous verrez, c'est un brave homme.

Mais l'agent comptait sans l'obstination du vieux.

Jamais il ne voulut quitter l'orchestre.

En vain Leroy insista-t-il. L'autre refusa.

—Après le bal, dit-il, nous boirons un verre ensemble, si vous êtes encore là.... Autrement, ce sera pour plus tard.

Il fallut bien que Leroy en passât par cette fantaisie.

—Ce n'est pas drôle de rester trois ou quatre heures, à regarder sauter dans une pareille chaleur.... mais c'est utile.... Je suis certain que les papiers sont avec lui.... Patientons un peu.... Tout à l'heure, vous en aurez la preuve.

Le dernier quadrille dansé, la polka finale achevée, le bal se vida, peu à peu, dévorant ses clients sur le boulevard où une petite pluie fine commençait à tomber.

—Attention ! dit Leroy.

Les musiciens de l'orchestre descendaient, se pressant, heureux d'être quittes de cette corvée.

Barabas prit ses deux boîtes et s'en alla vers le café.

Victor Leroy ne perdit pas un de ses mouvements.

Barabas remit une des boîtes à un garçon et garda l'autre ; et celle-ci, à sa couleur passée, au cuir rongé par les années, Leroy n'eut pas de peine à la reconnaître pour celle que le vieux avait tenue pendant toute la soirée entre ses jambes.

—J'étais bien sûr de ne pas me tromper.... se dit l'agent.

Et il se frotta joyeusement les mains.

Maintenant, comme il l'avait expliqué à Séverac, trois moyens s'offraient à lui de conquérir ce dossier :

La force, la ruse, la persuasion.

La force contre ce vieillard inoffensif, doux et sympathique dans son obstination même, il ne voulait pas l'employer, cela lui répugnait.

La ruse il l'employerait si la persuasion ne lui réussissait pas.

Barabas passait devant lui, le dos voûté, d'un pas fatigué.

—Eh ! bean-frère....

—Tiens ! Victor.... Je l'avais oublié !! Ils se serrèrent de nouveau les mains. Et le vieux, riant :

—Tu fais la fête, cette nuit ?

—Non.

—Alors, quoi ? Tu es venu ici en surveillance ?

—Oui.

—Et tu as trouvé ?

—Bredouille, mon pauvre Barabas....

Ah ! les coquins deviennent aussi rusés que les honnêtes gens, ma parole....

—Ah ! ah ! dit en riant Barabas qui semblait de bonne humeur.

—Et j'ai gagné une soif dans cette chaleur !....

—C'est comme moi.... tous les soirs....

Passons donc ! Pendant quatre heures, je tousse dans mon instrument.... et pas un bock !

—Je t'en paye un au café voisin, sur le boulevard.

—Ce n'est pas de refus. Je n'ai pas tous les soirs l'aubaine d'une invitation pareille.

Et comme il voyait que Valentin, silencieux, les suivait, il regarda Leroy d'un air interrogateur.

Alors, Leroy fit les présentations :

—M. Valentin....

Il ne voulut pas dire son nom de Séverac.

Il le glissa à l'oreille de Valentin, qui fut surpris.

—Ça l'effrayerait.....Ça le mettrait sur ses gardes....Plus tard !

Valentin ne comprenait pas un signe de tête.

Ils avaient franchi le contrôle, descendu les marches et se trouvaient sur le boulevard.

La pluie continuait à tomber.

—Entrons ! dit Leroy.

Et ils pénétrèrent dans un café où ils choisirent une table dans une encoignure, séparée du reste de la salle et où l'on pouvait causer en liberté.

Du reste, les consommateurs se faisaient rares.

Quelques couples, seulement, jeunes gens et filles, sortant du bal et qui soupaient.

—Des bocks, d'abord, fit Victor, parce que nous mourons de soif. Ensuite nous verrons par quoi on continuera.....

—Oh ! oh ! tu fais sauter tes économies ! fit Barabas avec un gros rire.

Et il tapa sur le ventre de son beau-frère.

Ils vidèrent leurs bocks.

—Dis donc, vieux, débarrasse-toi de ta boîte à piston, fit Leroy d'une voix indifférente et en s'essuyant les lèvres.

—Oh ! elle ne m'embarrasse pas, j'ai tant l'habitude qu'elle ne me quitte pas.

—Tu ne vas pas la garder à ton bras, je suppose. Ranga-la dans un coin.

—Si ça ne te fait rien, je vais la mettre sous la table.

—Oh tu voudras.

Leroy remarqua que, sous la table, Barabas avait posé le pied sur la boîte.

De cette façon, personne ne pouvait y toucher sans qu'il s'en aperçût.

—J'ai faim, moi ! dit tout à coup l'agent. Et vous, monsieur Valentin ?.....

—Mon Dieu, je vous avouerai, fit Valentin, que Leroy avait averti d'un coup de gencu, que n'ayant pas l'habitude de me trouver hors de mon lit à pareille heure, je mangerais bien quelque chose..... En province, on se lève tôt, mais on se couche de bonne heure.

—Ah ! monsieur, vous habitez la province ! dit poliment Barabas.

—Orléans !

Barabas tressaillit.

Un second coup de genou prévint Valentin qu'il venait de commettre une imprudence.

—Aimez-vous les huîtres, monsieur Valentin ?

—Mais oui, beaucoup.

—Moi aussi..... Quant à toi, Barabas, je sais que dans le temps, tu en raffolais....

—Je n'ai pas changé.....

—Eh bien ! je régale de trois douzaines. Je suis en fonds.

Il appela un des garçons qui bâillait le dos appuyé contre le comptoir, les yeux vagues, les jambes fléchissantes sous la fatigue énorme d'une longue journée passée debout.

—Garçon !

—Monsieur ?

—Trois douzaines de Marennes bien fraîches et du vin blanc....

—Quel vin désire monsieur ?

—Du Chablis, du Sauterne, du Graves.... qu'est-ce que tu aimes, vieux ?

Barabas, dont les yeux s'allumaient à l'idée de ce festin, passa la langue sur ses lèvres.

—Oh ! moi, dit-il, il y a si longtemps que je n'ai bu que de l'eau.

—Eh bien, du Sauterne.... hein ?

—Va pour le Sauterne.

—Mais du vieux, garçon, du vieux.... Et du gros poivre, du beurre frais.... et des citrons....

—Tu as donc gagné le gros lot, Victor ?

—Non, mais j'ai touché quelques mandats d'arrêt.... Ça me fait, en plus de mes appointements, un petit bonni d'une cinquantaine de francs....

Les huîtres arrivèrent.

Elles n'étaient qu'un prétexte pour boire.

Valentin l'avait compris. Et s'il avait conservé des doutes, ceux-ci se fusèrent vite dissipés devant la façon tout hospitalière dont Leroy versait dans le verre du pauvre Barabas, des rasades de Sauterne.

Barabas, sans défiance, buvait sec.

Le vin était bon.

—Mais tu verses ! tu verses ! disait-il parfois.

—Une cure.... une cure au Sauterne ! comme dit un de mes amis au service de la salubrité.

Deux bouteilles avaient été vidées en un clin d'œil.

Les huîtres avaient disparu.

—C'est comme ça que m'a ouvert l'appétit.....dit Leroy.

—Moi aussi, fit naïvement Barabas.

Leroy arrêta le garçon au passage.

—Un poulet froid, du jambon fumé et après cela, un bon roquefort.... Vous savez, nous n'avons plus de vin !

Ce fut accompli pendant une demi-heure. Condamné à la sobriété par son dénuement même, le brave Barabas n'avait pas été longtemps sans ressentir sur son cerveau les influences du Sauterne.

Un peu de rouge montait à ses pommettes. Ses yeux brillaient, il riait sans motif en regardant alternativement Valentin, puis son beau-frère.

Et d'une voix un peu pâteuse, il disait à chaque instant :

—Quelle noce ! quelle noce !!

Il y eut encore une bouteille de vidée.

Après quoi Barabas fut complètement gris.

La fatigue et la chaleur du bal, le Sauterne avalé en de trop copieuses libations, avaient eu raison de lui.

—Ça va ! ça va !

Il avait essayé, d'un mouvement lent de son pied, d'attirer à lui la boîte à piston.

Mais Barabas n'avait pas bougé.

L'instinct résistait encore chez le vieux, alors que la raison, depuis longtemps, avait déménagé !....

—Attendons ! murmura l'agent.

Du reste, il n'attendit pas longtemps.

En sortant toujours Barabas venait de pencher la tête sur sa poitrine, les yeux clignotants....

Il essaya de résister, se raidit contre le sommeil, répéta machinalement :

—Quelle noce ! quelle noce ! Il y a au moins vingt ans que je n'avais tant bu et si bien mangé !

Et ce fut tout.

Il s'endormit d'un sommeil profond, le sourire sur les lèvres.

—Le pauvre homme ! dit Valentin.

D'un coup de pied, Leroy attira la boîte à piston.

La jambe de Barabas retomba et fit perdre l'équilibre au corps, dont le buste flotta une seconde sur le sanapé rouge du café, puis s'écroula doucement.

Le garçon s'approcha :

—Il est complètement paf, le piston ! dit-il.

—Oh ! nous le reconduirons à son domicile. Donnez-moi l'addition....

Ce fut Valentin qui régla pendant que sur le boulevard assombri par la pluie incessante, Victor essayait d'arrêter une voiture.

Un fiacre à quatre places passa.

Il le hêla.

Cinq minutes après Barabas y dormait.

Au café, Leroy, d'un coup de couteau, avait fait sauter la serrure de la boîte.

Il souleva le couvercle.

Il ne s'était pas trompé et, triomphant, il montra à Valentin les papiers soigneusement ficelés.

—Voilà le pot aux roses ! dit-il. Ça vous apparient. Prenez et faites-en ce que vous voulez ; vengez votre pauvre père en sauvant la famille d'Hautefort. Vous êtes le maître, le seul maître. Et vous pouvez compter sur ma discrétion absolue.

Valentin secoua la tête.

—Merci, dit il, de m'avoir mis entre les mains une arme aussi terrible. Mais j'ai pitié de ce brave homme. Laissez-moi faire. Je veux que lui-même il me donne ces papiers.

—Comme il vous plaira.

Ils montèrent dans le fiacre auprès de Barabas endormi.

La rue des Acacias n'était pas loin.

Ils y furent bientôt arrivés.

—Nous n'allons pas le transporter chez lui sur ses épaules, je suppose, dit Leroy en riant.

Et il secoua Barabas avec vigueur.

Celui-ci se réveilla difficilement. La montée fut longue. Enfin le pauvre vieux fut mis à sa porte.

Leroy plaça auprès de lui son piston.

Et il sonna violemment.

Il entendit bientôt les pas lourds de la mère Barabas.

La porte s'ouvrit.

—Mon Dieu ! qu'est-ce qu'il y a ? fit la vieille en reconnaissant son frère.

—C'est Barabas.....Il est un peu éméché....couche-le.....

Ils dégringolèrent l'escalier sans plus faire attention aux exclamations de Mme Barabas.

—Demain de bonne heure soyez auprès de lui, dit Leroy.....Vous n'avez plus besoin de moi.....

Valentin serra silencieusement la main de l'agent de police.

Ils se séparèrent.

Le matin Valentin sonnait chez Barabas.

Il était environ dix heures.

—Barabas doit être réveillé et son ivresse est dissipée, n'est probable.....se disait le jeune homme.

A la mère Barabas, Valentin explique qu'il avait accompagné le musicien la veille et qu'il avait aidé Victor à le transporter jusqu'à son sixième étage.

Sa visite n'avait pas d'autre but que de prendre des nouvelles du vieux.

—Vous êtes bien aimable, monsieur, dit la femme. Entrez donc.... Barabas est levé.... Ne faites pas attention au désordre de l'appartement....J'achève le ménage.....

Valentin entra.

En entendant parler, Barabas était sorti de la chambre à coucher.

Il ne reconnaît pas Valentin tout de suite.

Il avait la tête bien lourde de matin-là, le pauvre homme,—une barre de fer dans le front.

Il considérait Valentin avec curiosité.

—Ah ! dit-il, je vous reconnais.... Vous étiez hier soir avec Leroy.

Et se mettant à rire :

—Quelle noce, hein ? quelle noce !....

Asseyez-vous donc !

—Monsieur Barabas, dit le jeune homme, lorsque M. Victor Leroy, votre beau-frère, nous a présentés l'un à l'autre, il a—volontairement,— oublié de vous dire mon nom tout entier.

—Ah ! pourquoi ?....

—Vous le devinerez peut-être lorsque vous saurez que je m'appelle Valentin de Séverac.

Le nom frappa Barabas, mais dans son cerveau appesanti par la soirée de la veille, la mémoire ne venait pas.

—Séverac ! Séverac ! disait-il. Je connais ce nom là !..... Attendez donc.... Je me souviens.... Est-ce qu'il n'y a pas en nu Séverac compromis dans le meurtre de ce pauvre Lafistole ?

—Oui.

—Vous êtes son parent ?

—Je suis son fils.

—Ah !

Et Barabas, surpris, eut un soubresaut.

Eu même temps son regard allait chercher sur le marbre de la commode, à sa place habituelle, la boîte à piston.

La boîte était là.

Mais les papiers ? Les renfermait-elle toujours ?

Et il essaya de se rappeler tous les incidents de la soirée, la rencontre de Leroy au bal, l'insistance de l'agent à le faire boire, sa générosité, ces huîtres, ce Sauterne..... et puis plus rien !....

Comment avait fini la soirée ?

Il avait dormi sans doute.

Et pendant son sommeil, qu'avait-on fait de sa boîte ?

Il eut un frisson dans les épaules.

Il s'approcha de la commode, se pencha, regarda la serrure, fut vite convaincu qu'on l'avait forcée

Et il essuya une grosse sueur.

—Ce n'est pas bien, murmura-t-il, ce n'est pas bien. On m'a volé.... Sûrement les papiers ne sont plus là.....

Et il allait l'ouvrir quand Valentin l'arrêta.

—Vos papiers s'y trouvent toujours.... voyez....

Barabas s'en assura.

C'était vrai. Il respira. Mais si grosse avait été son émotion qu'il fut obligé de s'asseoir.

—Je vais tout vous dire, monsieur Barabas....

Alors Valentin lui raconta quelle avait été l'intention de Victor Leroy. Oui, on l'avait grisé pour lui arracher les papiers qu'il défendait avec tant d'opiniâtreté et dont Leroy avait deviné la présence dans la boîte.

C'était Leroy, au café, qui avec son couteau avait fait sauter la serrure.

Mais au moment où il avait voulu donner les papiers à Valentin, celui-ci les avait refusés.

Il désirait ne les tenir que de Barabas lui-même.

Et il gagna la confiance du vieux en lui disant quels avaient été ses efforts, depuis le jour où son père avait été accusé, pour prouver que Séverac était innocent.

Il lui dit quels avaient été ses désespoirs.... de combien de mépris, d'humiliations, on avait abreuvé sa vie !

Le père Barabas pleurait.

—Mais enfin, Lafistole ? Qu'était-ce que Lafistole ?

—Un misérable !

—Mais puisqu'on l'a assassiné !....

—Un misérable, monsieur Barabas, qui a voulu se servir du secret renfermé dans ces papiers pour déconsidérer la famille d'Hautefort.

—Vous savez, fit Barabas avec dignité, —que ce secret, je ne le connais même pas !.... Je n'ai jamais voulu prendre connaissance du dossier....

—Vous êtes un brave cœur, monsieur Barabas, et vous avez gagné toute mon affection.

—Ma foi, fit le vieux, je ne suis pas fâché de vous dire que je vous rends la pareille....

Et spontanément le musicien tendit les mains.

Valentin les serra.

Barabas eut une dernière hésitation.

Il regardait la fameuse boîte et paraissait ne pouvoir se décider à faire un pas vers la commode.

Mais tout à coup sa résolution fut prise.

Il saisit le dossier Bastien, le donna à Valentin.

—Tenez ! dit-il, prenez et faites en ce que vous voulez.... J'ai confiance en vous.

Et se promenant à grands pas dans la chambre :

—J'en ai assez, après tout, moi, d'en être le dépositaire. Il m'en est arrivé des malheurs !..... Des querelles avec la mère Barabas !..... Des querelles avec Leroy !..... Des perquisitions !..... Des interrogatoires chez le préfet de police.... Quinze jours de dépôt !.... La perte de mon emploi chez Mc Chavrot !.... Oui, j'en ai assez !.... Je ne vis plus, moi, depuis longtemps.....

—Merci, dit Valentin très impressionné de sentir contre sa poitrine les papiers redoutables qui avaient causé la mort de son père.... et sur lequel reposait l'honneur de la famille d'Hautefort....

VII

Le soir même Valentin était de retour à Orléans.

Il s'enferma chez lui pendant les deux jours qui suivirent, horriblement torturé par ses accablantes pensées.

Que pouvait-il faire ?

Demanderait-il justice ? Justice jusqu'au bout !

Ou laisserait-il, par son silence, son père à jamais déshonoré ?

Il était cruellement combattu par ces deux alternatives, car s'il avait beaucoup aimé Séverac, il adorait Bérengère et il repoussait avec épouvante l'idée de jeter son nom à la honte publique, au scandale du monde.

Journées bien longues que celles là, passées dans un désespoir profond, avec cette idée fixe.

Journées pendant lesquelles il sentait sa raison s'en aller ; il ne savait plus penser.

—Non, non, se disait-il, jamais je ne trouverai en moi le courage nécessaire à une pareille accusation.... Mon père me pardonnera.... Hélas ! mon pauvre père !

A l'hôtel de la rue du Châtelet regnait toujours la consternation.

La vie s'y écoulait au milieu d'intolérables angoisses.

Peu de choses, pourtant, y semblaient changées, en apparence.

Daniel sortait tous les jours, comme il faisait autrefois, pour se rendre au parquet.

Là, il s'enfermait, quand il n'avait pas d'enquête à poursuivre, ressemblant son infortune et se disant, lui aussi, que la folie mettrait un terme heureux à tant de souffrances.

Il rentrait à l'hôtel le plus tard possible, dînait silencieusement et en ne le revoyait plus.

Clotilde et Bérengère, aussi, semblaient vivre de leur existence d'autrefois.

Elles sortaient, recevaient et rendaient des visites, allaient dans le monde !

Il fallait jouer cette triste comédie !...

Mais que de fois elles s'étaient surprises à essuyer leurs larmes.

Que de sanglots leur échappaient, souvent, quand, après une dure contrainte de quelques heures, elles se retrouvaient seules !

Alors la mère tombait dans les bras de sa fille.

Elles s'étreignaient, sans se dire un mot, le pleurnient !

Seul, Jean-Joseph n'avait pu supporter cette mortelle blessure.

Vivait elle encore cette jaune et maigre figure, aux os saillants, dans ce lit où le corps décharné était étendu avec la rigidité d'un cadavre.

Depuis l'affreuse révélation, depuis le jour où le vieux magistrat avait quitté le palais de justice après avoir acquis la conviction que Daniel avait manqué à son devoir de juge.... après avoir appris la douloureuse vérité sur Clotilde.... personne ; à l'hôtel, n'avait entendu sortir une parole de cette bouche fermée.

A peine prenait-il de la nourriture.

Lorsque sa faiblesse devenait trop grande, il tendait péniblement la main vers son domestique qui ne le quittait pas et dont seul il supportait la présence auprès de lui.

Le domestique lui donnait un peu de bouillon.

Il buvait, puis reprenait son immobilité.

Clotilde, Bérengère, Daniel avaient essayé de s'installer auprès de lui.

Il ne les avait pas vus.

Daniel avait supplié son père de lui répondre, de lui parler, Jean-Joseph s'était obstiné dans son étrange et farouche silence.

Quant à Clotilde, elle se diminuait, lorsqu'elle était dans la chambre du vieillard, autant qu'elle le pouvait, se faisant petite pour ne pas être vue, mais voulant venir quand même parce qu'elle attendait toujours de ces lèvres un pardon pour elle, un pardon pour son mari.

Les lèvres restaient dures ; à peine de temps en temps, un frisson les relevait convulsivement, lorsque, dans ce cœur aux abois, pausait un sanglot.....

Il avait eu de souvenir que pour Bérengère.

Une fois elle était agenouillée au lit de Jean-Joseph.

Le matin déchaîné du vieillard était sur les couvertures.

Elle avait pris cette main, y avait mis un baiser et, l'ayant replacée sur le lit, avait fait glisser la couverture par-dessus.

—Grand'-père ! avait-elle dit..Grand'-père !

Il l'avait entendue, cette voix si douce....

Elle était parvenue, dans les ombres de l'agonie, jusqu'à ses oreilles.

Il avait tressaillit.

—Grand père...tu ne nous aimes plus.. Grand-père, nous sommes si malheureux !.....

Oui, oui, cette voix allait à son cœur.

Sa figure s'éclairait, un vague sourire effleura ses lèvres et il murmura :

—Bérengère !

C'est qu'il venait de se rappeler soudain la fillette qui, dix ans auparavant, était venue sonner à l'hôtel et s'était fait conduire devant lui.

La scène se retraçait vivante à son esprit.

Il la voyait, entre ses genoux, la toute petite, si gentille avec ses grands yeux noirs étonnés, brillants dans sa figure pâle.

Et elle lui tendait timidement une lettre qui fondait la glace de son cœur :

"Grand père, petite mère m'a dit que "vous étiez seul et que vous ne m'aviez "jamais vue. Je viens pour vous embrasser et pour rester un peu auprès "de vous, si vous voulez. Je ne ferai "pas de bruit et je serai bien sage."

Il ouvrit les yeux, et regarda la jeune fille.

—Pauvre chère petite ! murmura-t-il.

Mais il n'en dit pas plus.

Alors, maintenant, lorsqu'ils entraient dans la chambre du vieillard, ils ne se montraient pas, ils ne faisaient pas de bruit.

Jean-Joseph ne se doutait pas qu'ils étaient là.

Et ils écoutaient la respiration du vieillard, tantôt si lente qu'on eût dit qu'elle venait de s'éteindre, tantôt courte, haletante, précipitée, pareille au râle suprême de l'agoniesant.

Puis, tout à coup, ils n'entendaient plus rien.

Le vieillard dormait, ou plutôt restait dans un une sorte de syncope dont il ne sortait qu'une heure après.

Telle était la vie à l'hôtel d'Hautefort.

Un autre personnage suivait de loin les phases diverses de toutes ces douleurs.

C'était Pierre Jourdan.

Il avait espéré, dans la grandeur de son âme, que Clotilde le laisserait s'accuser.

Puisqu'elle l'avait sauvé, elle n'avait pu le faire qu'en tout révélant à son mari.

Maintenant le cynel secret était donc connu de cette famille, de Daniel sûrement, de Jean-Joseph peut-être....

Est-ce qu'ils se réjugeraient au scandale ?

Il devinait les angoisses de tous ces êtres auxquels il avait voué une si grande affection,—une affection qui avait commencé, pour être de l'amour pour Bérengère mais qui n'était pas exempte de pitié maintenant.

Bérengère !

Ah ! comme il pensait à elle !

Comme il aurait voulu la revoir....

Mais sous quel prétexte aller à l'hôtel d'Hautefort ?

Chaque fois que ses courses l'amenaient à Orléans, il passait rue du Châtelet, alors même qu'il n'avait rien à y faire.

Il regardait cet hôtel sombre derrière les murs duquel se cachaient tant de désespoirs.

Puis, quand il était au bout de la rue, il revenait encore.

Mais jamais les fenêtres ne s'ouvraient.

Jamais ne se montrait, derrière quel que rideaux, la tête chérie qu'il aurait tant voulu voir.

L'hôtel paraissait désert.

On eût dit que tout y était mort.

En gagnant la verrerie, le matin, il aimait à rôder autour de Vilvaudran.

Le château semblait, lui aussi, prendre son deuil du deuil des maîtres.

Devant ses massifs dépouvrus de fleurs, dans ces allées du parc d'où le jardinier enlevait tous les matins les feuilles mortes, il évoquait les doux et lointains souvenirs de son enfance passée là près de Bérengère.

Les bois étaient dépouillés de leur verdure.

L'hiver avait passé son souffle aride sur les cimes des arbres dont les squelettes cliquetaient parfois quand se levait un vent un peu fort.

Le matin, les branches étaient couvertes de givre et le parc ressemblait alors à une énorme bonbonnière pleine de bonbons gigantesques saupoudrés de neige.

L'hiver, comme l'été, il retrouvait là des souvenirs.

L'été, c'étaient les ouillettes de fleurs, les nids dénichés, les pêches dans la Loret, dans les réservoirs du château, et ces longues histoires enfantines qu'ils se racontaient mutuellement, en se tenant par la main, dans leurs promenades sous bois.

On bien ils s'asseyaient l'un près de l'autre.

La petite travaillait à quelque ouvrage, déjà habile de ses mignons doigts.

Lui taillait des morceaux de bois, lui inventait des jouets, faisait des pièges aux oiseaux qu'il allait tendre dans les sources, où viennent boire les chardonnerets, les bouvreuils, les grives et les merles.

Les journées se passaient ainsi, toujours trop courtes.

Et chaque jour écoulé augmentait leur affection.

Chez eux, ils se voyaient moins souvent, parce que Daniel et Clotilde emmenaient Bérengère à Orléans.

Au départ, c'étaient des pleurs.

Pourtant il la revoyait deux ou trois fois pendant la mauvaise saison, dans ces beaux jours de la fin de l'automne où le soleil semble plus chaud, comme s'il voulait avant de s'éteindre pour de longs mois, faire regretter sa vivifiante chaleur.

Vers la fin d'octobre, elle vint passer deux ou trois jours à Vilvaudran.

Il accourait bien vite.

Le jeun timide d'abord, parce qu'il sentait quelle distance le séparait de Bérengère et que dans sa jeune et déjà vive intelligence, il se disait que peut-être il allait la trouver changée à son égard.

Mais rassuré bien vite, par un bon sourire de la petite fille qui lui tendait les mains.

C'était son grand bonheur d'évoquer son enfance et de chercher, dans ce parc de Vilvaudran, tous les endroits auxquels se rattachaient des souvenirs.

Un jour qu'il suivait ses chemins tant de fois parcourus il remarqua dans la cour des allées et venues qui n'étaient pas habituelles.

Le jardinier et sa femme se hâtaient.

Puis, il vit ouverteles portes de la remise, ouverte la grille du château, ouvertes les fenêtres de l'appartement de Mme d'Hautefort.

Clotilde serait elle au château ?

Il apprit bien vite qu'elle venait d'arriver, en effet.

Et son cœur battit quand il eut que Bérengère l'accompagnait.

Les deux pauvres femmes avaient voulu s'isoler pendant quelques jours.

L'état de Jean-Joseph ne s'était pas empiré. Le vieillard gardait cette immobilité étrange, refusait de recevoir les médecins ; mais rien, du moins pour le moment, ne semblait indiquer qu'un dénouement suprême fût proche.

Alors la mère et la fille étaient parties.

Elles avaient besoin de quelques heures de solitude : Où pouvaient-elles la trouver mieux qu'à Vilvaudran ?

Là, du moins, elles n'auraient plus ces visiteurs dont la présence était si lourde ; elles n'entendraient plus ces questions, sans cesse répétées par des amis qui remarquaient leur air de souffrance ;

—Vous êtes malades ?.....Fatiguées ? Qu'avez-vous ?....Il ne vous est pas arrivé de malheur, je suppose ?

Il fallait répondre, donner des explications embarrassées, répéter qu'elles ne souffraient pas et qu'elles n'étaient pas inquiètes, supplier de tous les jours l'ami

Pierre fut heureux de les avoir près de lui.

Pourquoi ?

Il ne savait. Comment les verrait-il ? Comment les rencontrer ? Il ne voulait pas se présenter devant elles. Il craignait que sa présence ne fût douloureuse à Mme d'Hautefort en lui rappelant la terrible nuit du meurtre de la Lafistole.

Il comptait sur un hasard,—et le hasard le servit en effet.

Un matin qu'il se rendait à la verrerie, il s'arrêta tout à coup dans un chemin du parc.

Elles venaient vers lui. Elles l'avaient vu.

Il s'arrêta, infiniment troublé.

Clotilde lui avait tendu les mains. Il les prit et voulut se contenter de les serrer respectueusement ; mais elle l'attira contre son cœur et l'embrassa comme elle eût embrassé un fils. Pierre eut tout de suite les larmes aux yeux.

A continuer.

Un bon conseil aux joueurs qui font sagement leur partie de loto en famille. Veulent-ils gagner à coup sûr ? Qu'ils aient soin de veiller à ce que la pendule de la salle qu'ils occupent soit exactement réglée sur celle de la pièce voisine, de façon à ce que toutes deux sonnent en même temps.

—Et alors ils gagneront ?

—Naturellement, puisque l'accord de deux pendules porte bonheur !

AMUSEMENTS.

ROBINSONS

Max Lelloy, l'homme avec le crâne de fer; Bigelow et Antoine, habiles d'accordéon; mets et sauts appropriés; illusions merveilleuses. Dans le théâtre—Yeung, Jap. magicien; Crandall's photographs; Lizzie Jones, danseuse; Gilday's Comedy Company.

9 avril—

VENTES A L'ENCAN.

PAR JAS. P. GUINAULT.

VACHES LAITIERES CREOLES.

PAR JAS. P. GUINAULT, Encanteur.—JEUDI, 16 avril 1891, à 10 heures précises, à Carrefour, à l'enseigne de l'avenue Carrefour et de la rue Creol, à l'écurie de M. Ferrar.

12 belles vaches laitières, toutes avec de jeunes veaux.
12 jolies vaches, sur le point de vêler.
1 joli taureau Jersey.

Conditions :—Jusqu'à $50 comptant, et au-dessus de $50, six mois de crédit en billets endossés sur place à la satisfaction du vendeur.

12 avril—

L'ABEILLE

—DE LA—

Nouvelle-Orléans

—AVEC UNE—

EDITION HEBDOMADAIRE

—ET—

PARAISSANT

—LE—

SAMEDI MATIN,

Contenant toutes les matières publiées pendant la semaine dans l'édition quotidienne.

ABONNEMENTS :

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Un mois	25

On s'abonne à la semaine avec les porteurs et les marchands de journaux.

L'ÉDITION HEBDOMADAIRE,

Réunissant en un seul numéro toutes les nouvelles de la semaine, compte beaucoup d'abonnés et de lecteurs en Europe.

BUREAUX ET ATELIERS

No 73 Rue de Chartres,

ENTRE POINTE ET BIENVILLE.

L'ABEILLE

Publie tous les jours, en outre des matières politiques, littéraires et locales :

Des Dépêches Télégraphiques complètes de tous les points des Etats-Unis et de l'Etranger ;

Un Bulletin Maritime ;

Une Liste des Navires en partance dans les ports étrangers et américains pour la Nouvelle-Orléans ;

Une Liste des Navires dans le port de la Nouvelle-Orléans ;

Un Bulletin Financier ;

Un Bulletin Commercial ;

Les heures de départ et d'arrivée des trains de chemins de fer ;

Les jours de départ des bateaux à vapeur.

Bureaux et Ateliers,

73.....CHARTRES.....75

VENTES A L'ENCAN

PAR SPEAR & BECOFFIER.

ANNONCE JUDICIAIRE.

Propriété de valeur dans le Troisième District.

Succession de Louis Blanco.

No 33,459—Cour Civile de District pour la Paroisse d'Orléans.

PAR SPEAR & BECOFFIER—Encan J. Spear, encanteur.—Mardi, 12 mai 1891, à midi, il sera vendu, à l'encan, à la Bourse de l'Encan St-Charles, au rez-de-chaussée de la rotonde de l'Hôtel St-Charles, rue St-Charles, entre Gravier et Commanche, en vertu d'un ordre de l'Hon. Albert Voorhies, juge de la Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, en date du 8 avril 1891, pour le compte de la succession, la propriété ci-après décrite, savoir :

1° Trois certaines terrains ensemble avec toutes les bâtisses et améliorations qui y se trouvent, situés dans le Troisième District de cette ville, désignés par les lettres A, B, C, dans le carré 12, borné par les rues Dauphine, Bourgogne et l'avenue Jourdan ; les terrains A et B mesurent chacun, 25 pieds de façade rue Dauphine sur une profondeur de 125 pieds 1 pouce 3 lignes entre lignes parallèles ; le terrain C mesure 25 pieds 9 pouces et 7 lignes de façade rue Jourdan, sur une profondeur de 150 pieds, entre lignes parallèles.

Les améliorations consistent en une bâtisse à un étage ayant 4 chambres, citerne, etc. Le tout vendu à l'angle du pan de George de A... mas, en date du 6 avril 1891 ; actuellement à la Bourse pour qu'on s'y réfère.

2° 14 terrains situés dans le troisième district de cette ville